L'effet exotique dans l'Histoire des deux Indes et la mise en scène du monde colonial de l'océan Indien

Jean-Michel Racault

▶ **To cite this version:**

Jean-Michel Racault. L'effet exotique dans l'Histoire des deux Indes et la mise en scène du monde colonial de l'océan Indien. Lüsebrink Hans-Jürgen; Strugnell Anthony. L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie, 333, Voltaire Foundation, pp.119-132, 1995, SVEC, 978-0-7294-0513-3. hal-01592009

HAL Id: hal-01592009

https://hal.univ-reunion.fr/hal-01592009

Submitted on 22 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEAN-MICHEL RACAULT

L'effet exotique dans l'*Histoire des deux Indes* et la mise en scène du monde colonial de l'océan Indien

CHACUN sait que l'*Histoire des deux Indes* a été, avant même l'*Encyclopédie*, un des ouvrages les plus diffusés dans la France pré-révolutionnaire, puisque, aux quarante-huit éditions recensées jusqu'à la mort de Raynal[1] et à celles qui peut-être restent à identifier, il faut ajouter encore diverses exploitations éditoriales sous la forme d'extraits ou d'abrégés.

On sait moins en revanche que le livre de Raynal figure également parmi les ouvrages les plus lus dans les colonies françaises les plus écartées de la métropole et celles qu'on pourrait supposer, pour toutes sortes de raisons, les plus réservées face aux idées 'philosophiques'; ainsi les Mascareignes – Bourbon et l'île de France – qui ne sont pas encore, à la veille de la Révolution, les îles à sucre qu'elles deviendront à partir du début du dix-neuvième siècle, mais dont l'économie repose déjà sur l'ordre esclavagiste de la société de plantation. Si l'on en croit les rares états de bibliothèques privées de l'île de France dont la composition nous soit connue à la faveur des inventaires après décès,[2] la littérature 'philosophique' paraît y occuper une place assez inattendue, l'*Histoire des deux Indes* figurant en tête des ouvrages les plus répandus: elle apparaît dans cinq des douze inventaires dépouillés, à égalité avec les *Œuvres* de Voltaire, mais bien avant Montesquieu, Buffon ou l'*Encyclopédie*. Ce constat est d'autant plus remarquable que ces bibliothèques sont modestes, en général moins de deux cents volumes, et qu'elles appartiennent pour la majorité non pas à des cadres administratifs métropolitains de passage dans l'île mais, dans neuf cas sur douze, à des 'habitants', c'est-à-dire à des planteurs, gros ou moyens propriétaires d'esclaves;[3] constatation qui ne laisse pas de surprendre au vu de la réputation d'un livre qui passe pour le bréviaire de l'anticolonialisme des Lumières.

1. Voir dans ce volume la communication de Gilles Bancarel.
2. Voir Olivier Caudron, 'Le livre dans la société de l'île de France du dernier quart du XVIIIe siècle', dans U. Bissoondoyal et A. L. Sibartie (éd.), *L'Ile Maurice et la Révolution française*, Actes du colloque du 4-8 août 1989 (Ile Maurice 1990), p.175-90.
3. Caudron, p.187.

Deux publics donc pour l'ouvrage de Raynal, celui de la métropole, celui des colonies. Qu'y cherchaient-ils? Sans doute pour une part la même chose, un brevet d'appartenance sociale et culturelle à l'élite 'éclairée', mais vraisemblablement avec des codes de lecture et des horizons d'attente différents. Dans l'*Histoire des deux Indes*, le lecteur français a pu trouver, outre le pathos émotionnel des tirades sur la libération des peuples mêlé à un corps de revendications sociales et politiques directement applicables à la société d'Ancien Régime, une fascinante encyclopédie de l'ailleurs, un miroir de la diversité du monde englobant la flore, la faune et les usages des peuples de l'univers entier, en somme un exotisme.[4] Comme l'écrit un lecteur contemporain, 'l'*Histoire des deux Indes* parle de tout ce qui existe au monde [...]. L'auteur vous donne l'histoire naturelle et morale de toutes les nations; il y parle du commerce, de marine, de thé, de café, de porcelaine, de mines, de sel, d'épices [...], de riz, de femmes qui dansent toutes nues, de millions de livres et de roupies, de cauries, de câbles de fer et des Circassiennes, de Law et du Mississipi, et par dessus tout des gouvernements et des religions.'[5] Il y a bien dans l'*Histoire des deux Indes*, comme on l'a écrit, 'un véritable creuset où se mêlent et se fondent pour le meilleur et pour le pire toutes les formes d'exotisme imaginables au siècle des Lumières'.[6]

En écho à des préoccupations plus immédiates, ce qui a dû au contraire solliciter le lectorat colonial, c'est plutôt un discours ambigu, tantôt dénonciateur, tantôt justificateur, sur la colonisation et le commerce des Indes, des considérations sur les relations économiques et politiques entre les 'Isles' et l'Europe, une réflexion critique sur le rôle des compagnies coloniales, des suggestions pour le développement de nouvelles spéculations, épices ou plantes tinctoriales, voire des informations pratiques sur les techniques de culture des produits tropicaux, en somme, selon la formule de Hans Wolpe, 'un guide du parfait colon'.[7] Attente 'exotique' du lecteur européen, attente 'pragmatique' du lecteur colonial, ces deux perspectives sont peut-être moins hétérogènes qu'il n'y paraît.

Si l'on peut admettre la légitimité de la distinction entre un exotisme 'objectif' inhérent à la nature du monde représenté et un exotisme 'impressif'

4. Voir Dirk Van der Cruysse, 'L'exotisme pluriel de Raynal: le discours exotique dans l'*Histoire des deux Indes*', dans *Exoticism in French literature*, French literature series 13 (University of South Carolina 1986), p.13-27.

5. Horace Walpole, *Letters*, VIII, cité in Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècles* (Paris 1913), p.390-91.

6. D. Van der Cruysse, p.23.

7. Hans Wolpe, *Raynal et sa machine de guerre: l'Histoire des deux Indes et ses perfectionnements* (Paris 1957), p.69.

tributaire de la subjectivité du regard jeté sur lui,[8] il n'en reste pas moins que l'écriture exotique suppose à la fois l'un et l'autre, ainsi que, entre le premier et le second, l'établissement d'une distance géographique et culturelle. Il n'y a pas d'exotisme 'en soi' résultant d'un transfert unitaire du discours dans un espace autre qui en occuperait tout le champ et ne serait alors qu'un nouvel 'ici' spatialement déplacé. En revanche, il existe un 'effet exotique' impliquant, non une simple représentation de réalités étrangères à l'univers du lecteur, mais un croisement des regards entre l'ici et l'ailleurs, une confrontation des deux mondes qui les établit mutuellement dans leur différence.[9]

Cette confrontation médiatrice qui rend sensible l'altérité est exemplairement réalisée par l'entreprise coloniale qui transplante l'Européen hors de ses frontières.

La société coloniale devient elle-même objet de spectacle exotique, puisque, tout autant qu'elle modifie le monde autre auquel elle se surimpose, elle se trouve elle-même modifiée par le métissage culturel qu'elle subit à son contact. Tels que les dépeint Raynal, le vertueux créole de l'île Bourbon ou, à l'opposé, ce spécimen peu reluisant de l'humanité coloniale que constitue l'"homo bataviensis'[10] des comptoirs hollandais de Java ne sont plus à proprement parler des Européens.

Resterait toutefois à se demander si, contradictoirement, le processus colonial tel que le voit l'*Histoire des deux Indes* ne conduit pas aussi peut-être à une déperdition de l'exotisme par réduction du divers à l'unité, soit à la faveur de la destruction physique ou de l'ethnocide culturel infligé aux populations conquises – tel est le sort des Hottentots du Cap – soit, plus pacifiquement, par cette unification du monde et cet arasement des différences résultant de l'expansion commerciale européenne.

On a restreint cette enquête, à l'intérieur des cinq premiers livres de l'*Histoire des deux Indes*,[11] où il est aussi question de la Chine et du Japon, aux zones géographiques de l'océan Indien concernées par la colonisation

8. Voir Vincenette Maigne, 'Exotisme: évolution en diachronie du mot et de son champ sémantique', dans *Exotisme et création*, Actes du colloque international de Lyon (Lyon 1985), p.8-16.

9. Voir notre étude 'Instances médiatrices et production de l'altérité dan le récit exotique aux 17e et 18e siècles', dans *L'Exotisme*, Actes du colloque international de Saint-Denis de La Réunion, textes réunis par A. Buisine et N. Dodille (Paris 1988), p.33-43.

10. La formule est citée par Auguste Toussaint (*L'Océan indien au XVIIIe siècle*, Paris 1974, p.219), qui l'emprunte à l'historien hollandais F. De Haan.

11. L'édition utilisée est celle de 1782 (*Histoire philosophique et politique des Etablissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, par Guillaume-Thomas Raynal, Genève, Pellet, 10 vol. in-8°), dont le texte reproduit celui de l'édition 'définitive' de 1780. Sauf indication contraire, les références renvoient à cette édition (livre et chapitre en chiffres romains, pages en chiffres arabes).

européenne et particulièrement française: le sous-continent indien, le Siam, les îles de la Sonde, Madagascar et les Mascareignes, plus, à la périphérie extrême du monde indianocéanique, mais s'y rattachant par son rôle d'escale quasi obligée sur la route des Indes, la colonie hollandaise du Cap. Raynal en revanche ne dit à peu près rien de la façade orientale du continent africain, sans doute le grand oublié de l'*Histoire des deux Indes*, malgré le livre XI qui lui est théoriquement consacré.

i. De la description exotique à la digression idéologique

Il y a bien des façons d'appréhender l'*Histoire des deux Indes*. La lecture aujourd'hui dominante, qui fut aussi celle de la censure d'Ancien Régime, en retient surtout le manifeste militant, voire subversif, du radicalisme des Lumières. Mais on peut également y trouver la neutralité didactique d'une enyclopédie à la fois géographique, historique, naturelle et humaine dont l'ambition d'objectivité scientifique est attestée par l'hyperbolique précision statistique des chiffres, dût-elle parfois laisser sceptique: on reste perplexe, par exemple, devant les 57,858 animaux, dont 2891 chevaux, que Raynal dénombre à l'île Bourbon en 1776! (iv, XXXI, p.339). Enfin, sur le modèle du récit de voyage où la narration d'agrément se mêle au témoignage documentaire, l'*Histoire* propose une lecture de divertissement riche en anecdotes pittoresques et en tableaux colorés. Les développements exotiques semblent à première vue devoir se rattacher à cette dernière perspective; ils sont en réalité également tributaires des deux autres.

Au même titre que les harangues et prosopopées qui ponctuent le texte, les morceaux exotiques participent du modèle de 'l'écriture fragmentaire', selon la formule de Michèle Duchet.[12] Souvent dus à des collaborateurs de Raynal (Diderot, Pechméja, Deleyre, Jussieu pour les passages botaniques), ils se présentent comme des inserts détachables, des 'fiches' aisément permutables, mobilisables à la demande, dont le mode d'assemblage au sein du texte n'est pas sans analogie avec celui des séquences descriptives du roman naturaliste:[13] il faut pareillement justifier l'ouverture du segment descriptif, puis son refermement. L'élément inducteur est généralement fourni par la trame narrative du récit historique ou par le mouvement de progression spatiale qui ordonne l'enquête géographique. Ainsi, le récit de la conquête de Socotra par les Portugais au début du seizième siècle permet-il d'introduire la description de l'aloès (i, XII, p.98); celle du cocotier et du sagoutier se greffe sur le tableau

12. Michèle Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes ou l'écriture fragmentaire* (Paris 1978).
13. Voir Philippe Hamon, 'Qu'est-ce qu'une description?', *Poétique* 12 (1972), p.465-85.

géographique des Moluques (i, XVII, p.115-17); celle du giroflier d'Amboine et du muscadier des îles de Banda (ii, VIII, p.217-21) s'articule à un développement sur le rôle des Hollandais dans le commerce des épices. Puis, après le point fixe suspensif de la description exotique, le récit reprend son cours, la progression géographique se remet en marche, souvent à la faveur d'une suture désinvolte. Ainsi le fameux morceau des Bayadères, attribué à Pechméja, permet-il d'enchaîner d'une description voluptueuse sur un historique de Surate: 'Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à déchoir en 1664. Le fameux Sevagi la saccagea' (iv, X, p.213).

Même procédé dans un autre morceau célèbre, le développement consacré aux Hottentots du Cap. 'Il en est temps; Riebeck approche', s'écrie le narrateur dans son apostrophe finale aux 'malheureux Hottentots' promis à l'esclavage colonial. La mise en garde de la prosopopée sur laquelle s'achève l'insert exotique vaut également comme anticipation diégétique: Riebeck (le fondateur de la colonie hollandaise du Cap) 'approche' en effet, dans tous les sens du terme, et le voici abordant au début du paragraphe suivant avec la reprise du récit historique dont il est l'acteur: 'Riebeck, se conformant aux idées malheureusement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à sa bienséance' (ii, XVIII, p.259).

Mais c'est surtout l'organisation interne des tableaux exotiques qui mérite l'attention. Les plus nombreux concernent la flore; Raynal s'intéresse peu à la faune qui n'apparaît guère qu'à l'occasion d'une brève description du chameau (iii, XI, p.41-42). Beaucoup de ces fiches botaniques, ainsi celles consacrées au poivrier, au muscadier, au giroflier, au camphrier, se bornent à aligner des rubriques disposées dans un ordre plus ou moins fixe: aspect du végétal et de ses fruits, recensement des variétés avec leur localisation géographique, techniques de culture, préparation et commercialisation du produit dérivé, usages alimentaires, médicaux ou industriels. L'esprit qui préside à la sélection des 'entrées' est foncièrement utilitariste: Raynal ne décrit que des plantes utiles qui sont ou pourraient devenir le support d'une activité économique. Dans la majorité des cas, la caractérisation descriptive n'est pas d'ordre scientifique: seule est indiquée, d'une façon très sommaire, la formule florale du curcuma ou safran d'Inde (iii, XVI, p.78). Elle résulte plutôt d'une rhétorique comparative et analogique prenant pour référence les végétaux connus du lecteur européen: la tige du poivrier, 'sarmenteuse et flexible comme celle de la vigne', porte 'de petites grappes semblables à celle du groseiller' (iii, XVI, p.81); le giroflier 'a le port du bouleau, et l'écorce fine du hêtre', les feuilles 'presque semblables pour la forme et la consistance à celles du laurier'; la noix de muscade est recouverte d'un brou 'semblable à celui du noyer ordinaire,

mais plus charnu et succulent' (p.220). Ce procédé descriptif, qui revient à gloser pédagogiquement l'inconnu par le connu, est également le support de l'effet exotique, puisque l'altérité du végétal étranger s'inscrit dans un système de similitudes et de différences par rapport au réel européen posé comme norme.

Mais un ordre descriptif différent peut également enclencher une ample digression idéologique. Le développement consacré au cocotier (i, XVII, p.115-18) est à cet égard exemplaire. La description, progressant méthodiquement des racines à la tête, énonce au fur et à mesure les usages des différentes parties de l'arbre: le tronc d'abord, puis le 'réseau' situé à la base des feuilles, dont on fait des tamis, les feuilles elles-mêmes, utilisées pour couvrir les maisons, fabriquer des filets ou même comme substitut du papier, la noix enfin avec ses différentes utilisations: pulpe, eau de coco, huile, marc. Les remarques sur la liqueur de coco, obtenue à partir du bourgeon sommital, permettent d'ouvrir un segment digressif pour le moins inattendu: 'c'est la manne du désert', affirme Raynal (p.117), et peut-être est-ce de l'Inde que la Bible en a pris l'idée (p.118):

> L'Inde est, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture; elle convertit des phénomènes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays devient surnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'alterent en s'éloignant de leur origine. Les vérités se changent en erreur, & la distance des temps & des lieux faisant disparoître les causes occasionnelles des fausses opinions, donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorans et sur le silence des savans.

L'objectivité utilitariste et documentaire de la description naturaliste s'infléchit ici en une dérive idéologique militante fortement teintée d'esprit anti-religieux, qui toutefois repose toujours sur une mise en contact de deux mondes, la réalité exotique de l'univers indien et la tradition biblique dont s'est nourri l'Occident. Il en va de même des remarques que font naître les étranges coutumes des Hottentots. L'ablation rituelle d'un testicule chez l'enfant nouveau-né est mise en rapport avec la circoncision des Juifs; d'autres pratiques, que l'Occidental juge répugnantes, sont réinterprétées à son usage en termes d'allégorie morale (ii, XVIII, p.257):

> Je sais bien que vous vous éloignerez avec dégoût d'un homme emmaillotté, pour ainsi dire, dans les entrailles des animaux. Croyez-vous donc que la corruption dans laquelle vous êtes plongés, vos haines, vos perfidies, votre duplicité, ne révoltent pas plus ma raison, que la mal-propreté de l'Hottentot ne révolte mes sens?

ii. Une climatologie politique

Ce type d'enchaînement digressif est particulièrement favorisé par les évocations, presque toujours associées, des formes climatiques et anthropologiques de l'exotisme. Avec l'imposture ecclésiastique, le déterminisme climatique constitue le principe explicatif le plus souvent avancé par Raynal pour rendre compte de l'état des sociétés, à la fois dans les mœurs et dans la structure politique, car 'telle est la liaison entre les loix physiques et morales, que le climat a jetté par-tout les premiers fondemens des systêmes de l'esprit humain, sur les objets importans au bonheur' (i, VI, p.40). La synergie du climat et de la manipulation religieuse explique ainsi la sévérité de la répression de l'adultère en Inde, suite 'de la lubricité des femmes & de la foiblesse des hommes sous un climat brûlant' comme des 'idées folles de continence, accréditées dans toutes les contrées, parmi des prêtres incontinens' (i, VIII, p.57). Elle justifie également l'imposture libidineuse des moines errants ou Jogueys, qui prétendent guérir les femmes stériles de leur infirmité par des moyens fort humains que Raynal nous laisse deviner (p.70), ou encore l'institution des 'séminaires de volupté' des 'bailladeres' vouées aux plaisirs des Brames, 'car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. La notion d'un être absolu est, entre les mains des prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale' (iv, IX, p.260).

Mieux, c'est dans le déterminisme climatique qu'il faut chercher les racines des systèmes métaphysiques de l'Orient. Le manichéisme semble bien constituer pour Raynal la forme la plus archaïque de la conscience religieuse, puisqu'il en retrouve une trace confuse jusque chez les sauvages de Madagascar. Si, chez ces derniers, 'la doctrine si répandue des deux principes' n'est pas explicitement référée à la dualité climatique de l'île, où les 'exhalaisons meurtrières' des zones côtières contrastent avec le 'ciel [...] toujours pur' de l'intérieur (iv, IV, p.186), la relation de déterminisme se trouve clairement affirmée dans le grand développement sur l'Indostan, dont les deux côtes, celle de Malabar et celle de Coromandel, sont soumises tour à tour à la saison des tempêtes et à celle des calmes (i, VI, p.39):

> L'insulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'Equateur aux deux saisons de l'Equinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à sa droite et paisibles à sa gauche; comme si l'auteur de la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux et des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ses mains. Peut-être même est-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien et du mal semblent n'être séparés que par un rempart de montagnes, qu'est né le dogme des deux principes, dogme dont l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entièrement, tant qu'on ignorera les vues profondes de l'être tout puissant qui créa l'Univers.

Mais l'*Histoire des deux Indes* met aussi en œuvre, à la suite de Montesquieu,

une véritable climatologie politique où peut s'observer la même dérive de la description géographique à la digression idéologique, encore qu'ici la relation de déterminisme soit plus complexe. Parmi les causes de la 'lâcheté' indienne, qui a favorisé les implantations européennes, il faut citer le climat: 'La mollesse qu'il inspire, met un obstacle invincible aux révolutions grandes et hardies si ordinaires dans les régions du Nord. Le corps et l'esprit également affoiblis, n'ont que les vices et les vertus de l'esclavage' (v, XXXIV, p.173). La rigueur des températures du Nord favorise l'énergie vitale, la chaleur de celles du midi la langueur, la volupté et la mollesse, dans une sorte d'épuisement du vouloir. Ainsi s'explique non pas à proprement parler le despotisme des Indes, dont Raynal assigne plutôt l'origine à l'antiquité fabuleuse de la civilisation hindoue, trop tôt policée et donc privée de cette énergie barbare dont quelque chose se perpétue encore parmi les nations de l'Europe,[14] mais l'immobilité historique du monde indien, 'qui n'a rien ajouté à ses connoissances depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde' (i, VIII, p.74). Partout ailleurs, succombant à une sorte de fatalité entropique, le despotisme est voué à s'autodétruire; Raynal s'écarte sur ce point de Montesquieu, qui le conçoit comme un cul-de-sac historique ne pouvant conduire à aucun autre régime qu'à lui-même: 'Toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, et [...] des révolutions plus ou moins rapides, ramenent par-tout, un peu plutôt, un peu plus tard, le regne de la liberté' (v, XXXIV, p.172). L'exception, c'est l'Indostan des Mogols: 'Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue' (p.173). Cette tyrannie, encouragée par une religion qui 'fortifie la lâcheté, née du despotisme et du climat' (p.174), entraîne l''esclavage civil' de l'Indien, qui n'est maître ni de son esprit, ni de sa propriété, ni de sa vie. Aberration caractéristique, certains, préférant 'une servitude particuliere qui les faisoit subsister, à l'état d'une servitude générale, dans laquelle ils n'avoient aucun moyen de vivre' (iv, XXI, p.287), se vendent eux-mêmes comme esclaves, résolvant ainsi par l'absurde ce fameux problème moral et juridique souvent soulevé à l'époque des Lumières: un homme libre peut-il volontairement cesser de l'être? L'exotisme politique du despotisme oriental se théâtralise parfois en un somptueux appareil cérémoniel, ainsi lors des parades d'éléphants des souverains Mogols (iv, XXI, p.289):

> Les peuples se prosternent devant le monarque élevé majestueusement sur un trône d'or, resplendissant de pierreries, porté par le superbe animal qui s'avance à pas lents,

14. Dans son historique des nations européennes sur lequel s'ouvre chacun des cinq premiers livres, Raynal insiste sur la barbarie originelle des peuples appelés à devenir ultérieurement colonisateurs; ainsi les Gaulois n'étaient à l'origine que des 'peuples sauvages' belliqueux et ignorants (t.iv, liv. I, p.174).

> fier de présenter au respect de tant d'esclaves le maître d'un grand empire. C'est ainsi qu'en éblouissant les hommes ou en les effrayant, les Mogols conserverent, et même étendirent leurs conquêtes.

A l'image des climats de l'Inde, c'est tout le discours politico-climatique sur le monde indianocéanique qui semble s'inscrire dans le régime rhétorique de la dualité ou de l'antithèse. Conformément aux thèses 'aéristes' de la médecine des Lumières, Raynal ne manque jamais, pour chaque contrée, de spécifier la qualité de l'air. Elle n'est jamais neutre, mais ou bien excellente, comme dans les îles de Bourbon et d'Anjouan, et surtout au Cap, où les allées de chênes font surgir l'exotisme inversé d'une Europe des antipodes, ou bien exécrable, comme à Batavia, ville entourée de marécages putrides, où s'épanouit, dans une atmosphère vénéneuse de roman fin-de-siècle, un exotisme mortifère (ii, XIX, p.278):

> La beauté, si impérieuse ailleurs, est sans mouvement et sans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées [...]. Pour diminuer les dangers et le dégoût de ces exhalaisons infectes, on brûle, sans interruption, du bois et des résines aromatiques; on s'enivre d'odeurs; on remplit les appartemens d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées.

Presque partout dans le monde indien la vitalité puissante de la nature tropicale semble avoir pour contrepartie l'aliénation la plus extrême de l'existence individuelle. L'Indostan est 'le pays le plus fertile du monde'; mais, 'lorsqu'on arrête ses regards sur cette vaste contrée, on ne peut voir sans douleur que la nature y a tout fait pour l'homme, et que l'homme y a tout fait contre elle' (i, VIII, p.42). Malaca pourrait faire figure de paradis terrestre (i, XVI, p.111):

> Une terre prodigue de fruits délicieux [...]; des bois d'une verdure éternelle, des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives et suaves qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais: mais la société avoit tout fait contre eux. Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde.

Même contradiction au Siam où la fertilité prodigieuse du sol charge la terre de 'trésors sans cesse renaissans'; mais 'le despotisme le plus affreux rend inutiles tant d'avantages' (iv, XII, p.221).

Ici encore, l'exotisme, fût-il politique, s'inscrit dans une dialectique de l'ici et de l'ailleurs. Comme le suggère le surgissement au milieu du quatrième livre de la célèbre et sévère apostrophe à Louis XVI, le discours orientaliste de Raynal entretient un lien constant avec le monde européen, lien souvent implicite mais que rendent manifeste certaines expansions digressives. Concluant son développement sur le despotisme de Malaca, le narrateur s'étonne de constater que les lois féodales, 'créées parmi les rochers et les

chênes du Nord, avoient poussé des racines jusque sous l'Equateur' (i, XVI, p.111). Il en est de même au Siam, où 'il n'y a que des esclaves et point de sujets' (iv, XII, p.221), où le droit de propriété n'existe pas, où les éléphants royaux dévastent impunément les jardins. Mais, fait observer Raynal, le privilège aristocratique de la chasse oblige pareillement le paysan français à tolérer dans son champ les déprédations du gibier (p.223):

> Ces horreurs vous révoltent: mais [...] nous vivons dans un empire où le malheureux habitant de la campagne est jetté dans les fers s'il ose faucher son champ pendant la pariade ou la ponte des perdrix; où il est obligé de laisser ronger le bois de sa vigne par des lapins et ravager sa moisson par des biches, des cerfs, des sangliers; et où la loi l'enverroit aux galeres, s'il avoit eu la témérité de frapper du fouet ou du bâton un de ces animaux voraces.

Il y a ici un usage polémique de l'exotisme: s'il apparaît de prime abord comme une lointaine et aberrante singularité, le despotisme asiatique sournoisement rabattu sur l'Europe sert de métaphore et de révélateur aux abus de la société d'Ancien Régime.

iii. Ambiguïtés et ambivalences d'un discours colonial

La colonisation européenne aux Indes Orientales pose d'une autre manière la question de la mise en relation politique et humaine des deux mondes et s'inscrit pareillement dans la problématique exotique du contact entre l'ici et l'ailleurs. Elle est tributaire, elle aussi, du déterminisme climatique.

L'acclimatation des Européens aux Indes soulève une première difficulté. Sous les miasmes délétères de Batavia, où 'une partie considérable des soldats qu'on y porte de nos contrées périssent dans l'année' (ii, XXV, p.316), elle ne peut s'accomplir qu'au prix de terrifiantes pertes humaines que Raynal toutefois justifie au nom de la logique salariale capitaliste – le risque après tout est couvert par une rémunération librement consentie – et de l'équilibre démographique; cette mortalité est supportable, et même utile, pour de petits Etats surpeuplés comme la Hollande (v, XXXIII).

Les effets psychologiques du climat ne sont pas moins désastreux. La corruption des agents de la Compagnie, dont les 'mœurs avoient surtout dégénéré dans le climat voluptueux des Indes' (iv, XXIV, p.307), est invoquée comme la cause principale de l'échec colonial français. La déchéance de l'Européen sous les Tropiques est un leitmotiv de l'*Histoire des deux Indes*. On sait que, à la suite de De Pauw,[15] Raynal soutient la thèse de la 'dégénération' des Créoles de l'Amérique espagnole; le même processus s'observe chez les

15. Cornelius De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains* (Berlin 1768-1769).

Européens installés aux Indes dès la deuxième ou la troisième génération (v, XXXV, p.173). Seuls échappent à cette fatalité dégénérative les colons hollandais du Cap, dont les mœurs paisibles restituent la simplicité des époques bibliques, et surtout les Créoles de l'île Bourbon, 'bien faits, robustes, courageux', qui étaient 'il n'y a que peu d'années, des hommes d'une candeur, d'une équité, d'une modération dignes des premiers âges' (iv, XXXI, p.338). Cette imagerie arcadienne, véritable *topos* dans le discours des voyageurs, de Pingré[16] à Rochon[17] en passant par Sonnerat[18] et Le Gentil de La Galaisière,[19] fait écho à la lettre XIX du *Voyage à l'île de France* et au mythe patriarcal des 'anciens habitants de Bourbon' selon Bernardin de Saint-Pierre.[20] Abâtardissement de l'Européen aux Indes, utopie pastorale de Bourbon ou du Cap; dans ces deux images contrastées affleurent deux discours théoriquement incompatibles, mais en réalité étroitement entrelacés, sur l'entreprise coloniale.

Le premier se présente comme une condamnation abrupte du colonialisme, bien que les conséquences pratiques qu'en tire l'auteur soient infiniment plus nuancées. 'Il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur', affirme Raynal (ix, V, p.16): ce qui pousse l'Européen à s'expatrier, c'est 'l'inquiétude d'esprit, le désir de connaître et de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé', voire simplement la soif de l'or et la paresse (v, XIX, p.93); le colonialisme est le produit de l'insatisfaction humaine, et il devient criminel lorsqu'il entraîne la spoliation des populations indigènes, justifiant ainsi le soulèvement des opprimés et le massacre des oppresseurs. Telle est la conclusion, en écho au discours du vieillard tahitien dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, de la fameuse apostrophe aux 'bons sauvages' Hottentots (ii, XVIII, p.258):

> Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent sont moins redoutables que les monstres sous l'empire desquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être: mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence et la liberté. Ou si vous vous en sentez le courage, prenez vos haches, tendez vos arcs, faites pleuvoir sur ces étrangers vos flèches empoisonnées.

De même, le morceau sur les Malais, peuple guerrier au 'génie sanguinaire', amène cette sévère mise en garde: 'Malheur aux nations policées qui voudront

16. Alexandre-Gui Pingré, 'Voyage à Rodrigue', Bibliothèque Sainte-Geneviève, Ms. 1804 (1761).

17. Alexis-Marie de Rochon, *Voyage à Madagascar et aux Indes orientales* (Paris 1791).

18. Pierre Sonnerat, *Voyage aux Indes orientales et à la Chine* (Paris 1782).

19. Guillaume-Joseph Le Gentil de La Galaisière, *Voyage dans les mers de l'Inde* (Paris 1779).

20. Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'île de France* (Paris 1773). Sur l'image mythique de l'île Bourbon chez les voyageurs du dix-huitième siècle, voir notre communication au colloque 'Révolution française et océan Indien', Saint-Pierre de la Réunion, octobre 1990: 'Pastorale et "dégénération": l'image des populations créoles des Mascareignes à travers les récits de voyages dans la seconde moitié du XVIIIe siècle', à paraître dans les *Actes* du colloque.

s'élever contre les forces et les droits des peuples insulaires et sauvages' (i, XVI, p.114). Ce qui n'empêche nullement Raynal d'espérer les civiliser par 'l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des vertus ou de la modération, une administration douce', pas plus que les desseins perfides prêtés à Riebeck sur les malheureux Hottentots ne ternissent l'image patriarcale de la colonie du Cap.

L'anticolonialisme fracassant des harangues ne débouche en réalité sur aucune application pratique. L'adresse aux Français sur laquelle s'achève le quatrième livre se borne à recommander de 'ménager les indigènes' (iv, XXXIII, p.353) et de respecter leurs croyances au nom d'un intérêt bien compris sans prendre parti dans les conflits locaux. Les derniers chapitres du cinquième livre, qui tiennent lieu de conclusion générale sur la colonisation aux Indes Orientales, dégagent quelques propositions très modérées, à peu de chose près celles des bureaux ministériels: abandon des conquêtes territoriales coûteuses et inutiles au profit de simples comptoirs commerciaux, reprise en charge des colonies par l'Etat, sans toutefois qu'il soit nécessaire de supprimer les compagnies coloniales, abolition des monopoles et du régime de l'exclusif, ouverture du commerce aux armateurs privés, tout ceci déjà réalisé ou en voie de l'être à la date de la publication. Plus non plus de condamnation de principe de l'aspiration humaine à l'ailleurs, mais le constat d'une irréversible mutation de l'histoire: certes, le négoce colonial des Indes nous surcharge de 'besoins factices', mais il est trop tard pour 'rentrer dans les bornes d'une nature simple, dont nous paroissons sortis pour toujours' (v, XXXV, p.201-202).

Au-delà de la dénonciation théorique de l'appropriation coloniale, nous rejoignons ici un autre discours, celui de l'apologie du colonialisme et de la mission civilisatrice assignée à l'expansion européenne dans le monde indianocéanique. Pleinement justifiée pour les terres vierges de toute population indigène comme les Mascareignes, l'appropriation territoriale n'est condamnable que s'il y a spoliation; et encore ce point est-il à nuancer, comme le montre le grand développement sur Madagascar de l'édition de 1780, véritable plan de colonisation 'éclairée' dans l'esprit de la tentative de Maudave à Fort-Dauphin (1768-1771)[21] ou des projets postérieurs de Charpentier de Cossigny,[22] lesquels semblent avoir été en ce domaine les principales sources

21. Sur le plan de colonisation du comte de Maudave, voir H. Deschamps, *Histoire de Madagascar* (Paris 1961).

22. Voir Claude Wanquet, 'Joseph-François Charpentier de Cossigny et le projet d'une colonisation "éclairée" de Madagascar à la fin du XVIIIe siècle', dans *Regards sur Madagascar et la Révolution française*, Actes du colloque d'Antananarivo, textes réunis par Guy Jacob (Madagascar 1990), p.71-85.

de l'information de Raynal,[23] une information parfois fantaisiste – à la suite de Buffon et de Commerson, il accepte l'existence des 'Quimosses', ces pygmées mythiques de l'Ouest malgache – mais qui prend le contre-pied de la 'légende noire' forgée par un siècle et demi de tentatives coloniales avortées. Les massacres qui ont mis fin aux essais d'implantation ne sont pas dus à la férocité des Malgaches, qui sont 'naturellement sociables' (iv, IV, p.192), mais à la perfidie des traitants européens. Raynal se garde toutefois de toute idéalisation primitiviste: 'ces peuples agrestes [...] tourmentés de la rage de jouir par l'injustice et la violence' (p.189) vivent dans une anarchie destructrice qui justifie l'intervention civilisatrice du colonisateur européen (iv, V, p.197):

> Quelle gloire ce seroit pour la France de retirer un peuple nombreux des horreurs de la barbarie; de lui donner des mœurs honnêtes, une police exacte, des loix sages, une religion bienfaisante, des arts utiles et agréables; de l'élever au rang des nations instruites et civilisées! Hommes d'Etat, puissent les vœux de la philosophie, puissent les vœux d'un citoyen aller jusqu'à vous! S'il est beau de changer la face du monde pour faire des heureux; si l'honneur qui en revient appartient à ceux qui tiennent les rênes des empires; sachez qu'ils sont comptables à leur siecle et aux générations futures, non-seulement de tout le mal qu'ils font, mais de tout le bien qu'ils pourroient faire et qu'ils ne font pas.

Organisée sur la base d'une entente pacifique avec les Malgaches et d'une union des deux peuples par les mariages, la colonisation devient un devoir d'humanité sanctionné par l'hommage de la postérité. A ceux qui consentiront à assumer ainsi ce que Kipling appellera 'le fardeau de l'homme blanc', Raynal promet, non la gloire périssable du marbre ou du bronze, mais la reconnaissance éternelle de la mémoire des hommes. Pareillement, c'est aux 'philosophes', lesquels en l'espèce ne sauraient être qu'européens, qu'est assignée la mission de tirer les peuples de l'Inde de leur double aliénation, sacerdotale et despotique (i, VIII, p.81).

L'idéal militant de diffusion des lumières, dont le colonialisme, avec le commerce qui lui est toujours associé, est paradoxalement l'instrument, entre cependant en conflit avec le projet exotique, puisqu'il a pour finalité naturelle une résorption des différences.

Si Raynal prêche pour l'indépendance à terme des colonies, une indépendance

23. Michèle Duchet (*Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris 1971, p.118, n.309) relève dans les développements de l'*Histoire des deux Indes* consacrés à Madagascar divers emprunts au *Journal* de Maudave. Dans son ouvrage *Moyens d'amélioration et de restauration proposés au gouvernement et aux habitants des colonies* (Paris 1803), i.251, n.1, Cossigny se prévaut de l'amitié de Raynal, qui 'aurait carrément intégré ses informations et propositions dans la partie consacrée à Madagascar de la troisième édition de son *Histoire philosophique et politique des deux Indes*' (C. Wanquet, p.81).

blanche s'entend,[24] anticipant ainsi l'exemple des insurgents d'Amérique et l'"autonomisme colon' qui fleurira à l'époque révolutionnaire, cette revendication d'une diversité politique s'inscrit sur le fond d'une homogénéité culturelle de l'univers entier ramené à un patron unitaire, celui des Lumières, et d'une mondialisation des échanges par la circulation planétaire du numéraire et de la marchandise. Ainsi, déjà, ce sont les mines d'argent du Pérou qui alimentent le commerce européen des Indes (v, XXXIII, p.165-68), médiateur historique, comme le suggère assez clairement le titre de l'ouvrage, d'une mise en relation des deux continents. Contre les nostalgies isolationnistes et les rêveries primitivistes de retour à l'état de nature, le luxe et le commerce sont les agents d'une unification du monde à la fois inévitable et nécessaire: 'La société universelle existe pour l'intérêt commun et par l'intérêt réciproque de tous les hommes qui la composent. De leur communication il doit résulter une augmentation de félicité' (p.160). Récusant la tentation de l'utopie vertuiste et frugale qui voudrait 'transformer l'univers en un vaste monastère' (p.161), Raynal réhabilite la légitimité des 'besoins factices' satisfaits par l'activité économique liée à la colonisation, puisqu'ils fondent la possibilité d'une 'société unique' appuyée sur ces deux principes: 'désir de jouir, liberté de jouir' (p.162).

Mais, quand les productions de chaque pays circuleront librement dans tous les autres, quand la raison européenne aura triomphé du despotisme et extirpé partout les usages superstitieux et bizarres, ce qui ne saurait s'accomplir sans une violence inévitable dont l'auteur ne semble pas mesurer les conséquences, que restera-t-il de l'ailleurs, sinon le constat désenchanté de l'omniprésence de l'identique? Raynal, qui joue si volontiers sur les prestiges troubles de l'exotisme, est peut-être aussi le prophète involontaire d'un monde futur d'où il aura disparu.

24. Voir Yves Benot, 'Traces de l'*Histoire des deux Indes* chez les anti-esclavagistes sous la Révolution', dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Manfred Tietz (éd.), *Lectures de Raynal: l'"Histoire des deux Indes' en Europe et en Amérique au XVIIIe siècle*, Actes du colloque de Wolfenbüttel, Studies on Voltaire 286 (1991), p.141-54.